

Les autorités prussiennes ayant décidé de créer un grand hôpital à Luxembourg, Heldenstein se présenta au docteur DURAND, médecin en chef de la garnison et directeur des hôpitaux militaires, qui l'engagea comme pharmacien moyennant une mensualité de 25 thalers. C'est ainsi qu'il endossa l'uniforme prussien qu'il nous décrit comme ayant beaucoup de ressemblance avec l'uniforme des « Zahlmeister » de la future garnison fédérale à l'exception du « gilet rouge écarlate avec des boutons en métal jaune, du petit chapeau quasi français et de l'épée dans un porte-épée en or (sic!) ». . . « Logé par billet de logement qui prévoyait la nourriture par le propriétaire de la maison », Heldenstein eut la faveur de pouvoir se caser auprès de sa grand-mère SEYLER-SERVAIS, rue des Capucins, qui, de ce chef, n'eut plus besoin de « prendre en quartier » des étrangers. Mais il eut surtout le plaisir d'y rencontrer celle qui devait devenir son épouse, sa cousine germaine Anne Barbe SEYLER, *qui avait été élevée par ma grand-maman et demeurait encore chez elle depuis la mort de sa mère, une demoiselle CHEVALIER de Sarrebourg qui avait quitté ce monde (en 1792) après une longue et triste maladie. Ma grand-mère était une vieille mais très aimable femme, d'une propreté exemplaire que l'on ne rencontre pas souvent à son âge. A cette époque elle pouvait avoir quatre-vingt-quatre à quatre-vingt-cinq ans. Elle souffrait beaucoup d'asthme, ce qui faisait qu'elle se couchait très tard ; et pour amuser cette bonne femme qui aimait fort le jeu de tric-trac nous jouions à tour de rôle bien souvent jusqu'à une et deux heures de la nuit.*

* *
*

Vers le mois de juin, avant la bataille de Waterloo, le prince LOUIS DE HESSE-HOMBOURG, gouverneur de la forteresse de Luxembourg, fut pris par la fantaisie de faire la guerre à la France en emmenant un beau jour la garnison de Luxembourg devant la forteresse de Rodemacher. Cette campagne ne dura que 24 heures. Un nommé PETTINGER, ancien officier français qui demeurait à Rodemacher, informé de cette circonstance à temps, se tenait avec quelques soldats sur le qui-vive et attendait le prince avec sa garnison. Les Prussiens entrent dans le village et se trouvent en face du château. L'on ne comprend pas bien le plan de campagne du prince. Veut-il prendre le château par surprise ou le veut-il prendre d'assaut, ce qui aurait été assez bête. A peine les Prussiens se trouvent-ils dans le village qu'une canonnade de mitraille se fit entendre du haut du château. Les Prussiens, étonnés de cette circonstance fuyaient de tous côtés à la débandade de sorte qu'il ne restait dans le village que deux ou trois morts ou blessés. On eut bien de la peine à réunir les fuyards pour leur donner l'ordre de rentrer dans leur garnison à Luxembourg, et la campagne avait fait son temps.

Ce récit du siège de Rodemack est confirmé dans ses grandes lignes par des pièces citées par A. Diderrich : les mémoires du général Hugo et du commandant Prugneaux ; des lettres de l'ancien maire Nilès et du lieutenant Tourneur, neveu de Pettinger. (14)